

# **C'était hier à Tunis**

**Mardochée se souvient**

## **Du même auteur**

### ***Romans***

La nuit du jazz, Éd. Anfortas, 2014

Les Hommes en grippe, Éd. Glyphes, 2011

Passé englouti, Éd. Glyphes, 2009

La tête, le ventre et le médecin, Éd. Odin, puis  
L'Harmattan, 2006.

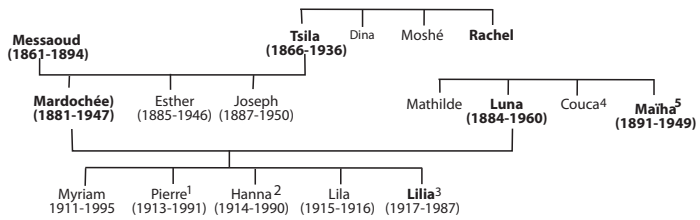
### ***Autres ouvrages***

Comment on se pourrit la vie, Éd. Anfortas, 2015

Guide l'apprenti romancier, Éd. Anfortas, 2014

Mal de ventre, comprendre et agir, Éd. Josette,  
2006.

## Arbre généalogique de Mardochée



- 1 : Marié à Simone. Ils ont eu un fils : David  
 2 : Mariée à Isaac  
 3 : Mariée à Giancarlo Livetto  
 4 : Mariée à Charles. Armand est leur fils  
 5 : Mariée à Samuel. Parents adoptifs de Lilia.

**Les principaux personnages  
sont figurés en gras.**

## Premier jour

Je suis mort le 29 juillet 1947 à soixante-six ans. Je m'appelle Mardochée Barda. Je suis né à Tunis en 1881 et j'y ai vécu comme tous ceux de ma famille. Couché pendant six jours dans le lit de mon gendre et de ma fille, j'ai évolué entre l'inconscience, les rêves et les cauchemars. Ce temps m'a paru court, j'étais ailleurs. Mon esprit vagabondait, porté par des bouffées d'excitation et de délire lorsque je sortais d'une somnolence que les médecins ont nommée coma. Mes pensées se sont emparé de moi et ne m'ont pas lâché : je ne les commandais plus. Elles ont profité de ma faiblesse pour me rejouer en désordre des bribes de ma vie. Certaines m'ont enchanté, d'autres, fait pleurer et crier. Le retour en force des souvenirs a eu le mérite d'alléger un peu le mal de tête lancinant par lequel tout avait commencé.

On a pris soin de moi, surtout Luna, ma femme. Tous ont eu tant à faire qu'ils n'ont pas vu arriver ma mort, ou pas voulu la voir venir. Ils ont

pleuré quand je n'étais plus qu'un pauvre corps, déposé sans tarder par terre, au pied du lit selon notre rituel, en attendant mon enterrement.

Pendant ces quelques jours, j'ai vu se dérouler ma vie consacrée à mon travail et à ma famille, surtout quand ma femme et mes enfants étaient groupés autour de moi à l'occasion des fêtes et des prières. J'ai vécu pendant mon délire des épisodes restitués dans un chambardement tel que je n'ai pas toujours suivi leur déroulement. Folle, mon imagination, livrée à elle-même, s'est lancée à sa guise pour mettre en scène des instants de bonheur ou de grands et petits malheurs jusque-là cachés dans les recoins de mon cerveau. Ou pour me torturer à cause d'un acte oublié pendant que j'étais pris par mon activité de tous les jours. Je suis seulement certain de la véracité des sentiments revenus me submerger, ceux qui m'ont torturé de regrets et ceux qui m'avaient réconforté pendant toute ma vie.

Tout a commencé pendant que je me trouvais vers midi dans le tramway, celui que je prends tous les jours rue de Rome près de mon bureau pour me rendre chez moi dans le quartier du Belvédère. Je pensais avec tendresse à Luna qui m'attendait après avoir entrebâillé les persiennes pour nous garder du soleil et livrer passage aux courants d'air. C'est une de ses spécialités de conserver à notre appartement un peu du frais de la nuit.

J'ai ressenti un grand malaise, un mal de tête violent qui m'a pris de façon brutale, comme jamais. Il m'est venu en même temps un vertige et je ne tiens pas debout quand j'essaie de me lever. Mes voisins ont quitté leurs bancs de bois pour se précipiter vers moi : je les vois et je les entends, mais ce que je leur ai bredouillé ne correspond pas aux paroles que je veux leur dire. Ils se sont regardés pour convenir d'une mimique qu'ils n'avaient rien compris. À l'arrêt du tram, au Passage, ils m'ont aidé à descendre ou plutôt ils m'ont porté à plusieurs jusque chez ma fille Hanna. Son appartement est situé non loin de là, rue de Marseille. Ma visite dans cet état a dû bien embarrasser mon gendre. Seul chez lui, la serviette devant la cravate, Isaac était sans doute à table. Ma fille est absente, je le sais. Elle fait un séjour en France sur prescription médicale pour un « voile au poumon », en Haute-Savoie, avec Myriam sa sœur aînée. Nous les avons accompagnées au port. Elles ont embarqué à bord du *Ville d'Alger* dont on a entendu le long mugissement dans tout Tunis. Luna et moi avons agité nos mouchoirs jusqu'à ce que le navire s'engage dans le canal qui relie la capitale à La Goulette avant de gagner la haute mer jusqu'à Marseille.

On m'a couché dans leur grand lit. J'ai entendu Isaac remercier les braves gens qui m'avaient amené jusqu'à lui. L'un d'entre eux devait connaître ma famille pour avoir si bien

dirigé les sauveteurs. Isaac est venu jusqu'à moi pour me poser des questions. Je n'ai pas pu répondre tant j'ai besoin de dormir ou de m'évanouir : je ne fais pas la différence.

Quand j'ai repris conscience, ma femme était assise à mon chevet, immobile et silencieuse, une folle anxiété sur le visage. L'autre personne près d'elle, c'est sa sœur Maïha, je l'ai reconnue. Elles m'avaient sûrement veillé pendant mon sommeil, se parlant à voix basse. Combien de temps a-t-il duré, mon état d'inconscience ? Elles paraissent heureuses de me voir réveillé. Je garde les yeux ouverts autant que je le peux pour les rassurer, mais je ne supporte pas la lumière. Elles m'ont reproché d'avoir été imprudent, affirmant d'une seule voix :

— Tu ne fais pas assez attention, tu as encore pris un coup de soleil. Sûrement...

Je perçois leur inquiétude et le besoin de se rassurer. Je n'essaie pas de leur opposer qu'on n'attrape pas une insolation dans le tram, le panama sur la tête, mais je ne vais pas me risquer à les contredire, des fois qu'elles insistent et qu'il me faille encore parler. Et puis, Luna a toujours fini par avoir raison.

Elles m'ont appliqué le zeste d'un citron vert sur le front et passé un gant de toilette humide sur le visage. Il m'a fallu ensuite boire un liquide. J'ai reconnu l'eau de fleur d'oranger. Elles affirment ensemble que je vais prendre des forces avec leur élixir trop sucré à mon goût. Luna m'a

fait pisser. Ça, c'est bien. Elles me tiennent tour à tour la main pour m'encourager et m'assurer qu'elles pardonnent mon imprévoyance. Luna n'a cessé de répéter :

— A-t-on idée de s'exposer au soleil en plein midi ?

Plus tard, j'ai avalé un peu de soupe que j'ai vomie. Comme si le mal de tête gouvernait mon estomac. Mon gendre est resté en retrait. Il laisse faire Luna et sa sœur. Couché dans son lit, je dois être encombrant pour lui, relégué au rang d'aide-soignant par ces deux femmes qui endossent le rôle d'infirmières et n'arrêtent pas de bavarder. Ces deux-là ont toujours eu beaucoup à se raconter. Je me suis rendormi malgré leur babillage.

J'ai été réveillé pour la visite du médecin que mon gendre est allé chercher. Sans ouvrir l'œil, j'ai reconnu le docteur Cohen au ton calme et assuré de sa voix grave. Il m'a examiné en silence, les membres, la tête qu'il a tenté de fléchir, le ventre, la plante des pieds, la poitrine avec le stéthoscope. Je n'ai pas cherché à comprendre. Mon fils Pierre, médecin formé à Alger, est arrivé peu après, sans doute également averti par la visite d'Isaac qui n'a pas le téléphone à son domicile. Il m'a embrassé et m'a regardé longuement. Les deux praticiens se sont concertés. J'ai cru percevoir les mots « méningé » et « coma ». Mon fils m'a posé une question. Je ne sais plus ce que j'ai répondu. Il



s'est tourné vers son confrère pour lui dire : « Il délire ». Ça, je l'ai bien entendu. Tous les deux devaient me croire trop loin dans mes divagations pour estimer utile de s'adresser à moi. Et pourtant, c'est toute ma vie qui défile dans ma tête et brouille mes pensées. Mon fils, accaparé par l'exercice de son métier, n'a exprimé aucun sentiment : il n'est plus qu'un médecin et moi un patient comme les autres. Eh puis, ces docteurs m'ennuient avec leurs manières trop polies et leur jargon ! À deux, ils ne m'ont pas rendu mes forces ni la parole. Ils ne m'ont pas indiqué non plus leur espoir de me guérir bientôt. Ils ont dit à Luna que ce n'était pas seulement un coup de soleil. Mais moi je savais pourquoi je me trouvais dans cet état et j'étais incapable de partager la nouvelle avec Luna et avec eux. C'était l'annonce hier à la TSF de l'attentat qui a tué des officiers anglais. Mon intuition désignait mon neveu Armand comme responsable et peut-être comme victime : je n'ai pas voulu partager ma crainte avec Luna. Non, ce n'était pas un coup de soleil mais plutôt mon angoisse, ma détresse, c'était d'aimer mon neveu et toute ma famille. Je ne pouvais plus rien dire. J'ai préféré retourner à mes souvenirs. Je suis parvenu à m'envoler loin de ce malheur et de ce corps trop lourd enlisé dans un lit étranger.

C'est l'été. Je me trouve à la plage de La Goulette, banlieue nord de Tunis. Ce souvenir, le premier à me revenir, je le connais. Cet ins-

tant de félicité ne m'a jamais quitté. C'est un matin, au début des vacances. La classe de 9<sup>e</sup> a pris fin. Nous sommes arrivés la veille avec quelques meubles et un monceau d'objets, surtout du linge et des ustensiles de cuisine arrimés sur la charrette en bois, l'araba, tirée par le cheval de Chmimel, un ami de Messaoud, mon père. Nous sommes installés dans une petite maison de deux pièces ouverte sur une cour partagée avec les voisins.

Les jambes dans l'eau transparente, je sens les douces vaguelettes caresser ma peau. Dans un bruissement de soie, elles poussent et ramènent sur le sable mouillé un liseré de mousse, des fragments d'algues et d'éclats de coquillages. Sous le soleil, je suis fasciné par l'ombre des ondulations d'eau qui dessinent des arabesques en mouvement sur le sable vallonné du fond. L'air encore frais est parfumé par le varech et le sel. Des myriades de minuscules poissons argentés s'activent en bancs intrépides près de la surface. C'est la première fois que nous nous installons à la plage. Nous habitons une des petites maisons de plain-pied situées à cent mètres de l'eau, presque sur le sable. Près de moi, des gros blocs de pierre empilés forment une digue étroite qui s'enfonce dans la mer jusqu'à n'être plus visible. Plus loin de grandes nappes d'algues assombrissent la couleur de l'eau. J'ai appris plus tard à y rechercher des oursins. Je ne suis pas resté longtemps seul. Ma mère, Tsila, est arrivée, souriante, pour

me serrer dans ses bras et m'embrasser sur les deux joues. Elle m'a mouillé les cheveux avec de l'eau de mer puisée dans le creux de sa main pour m'épargner la cruauté du soleil. Elle a accompli ce geste en murmurant une brève bénédiction rituelle en judéo-arabe, la langue que nous parlons à la maison. J'ai appris plus tard que notre patois contient outre l'arabe, des incrustations d'hébreu, de français, d'italien et de maltais. Elle a répété toute sa vie la supplique de ne pas me survivre.

Des gamins de mon âge qui allaient devenir mes amis, les jambes nues dans l'eau, raclent la paroi de la digue couverte de minces algues vertes à l'aide d'un mouchoir tenu deux coins dans chaque main. Ils mettent leurs prises, minuscules crevettes, crabes ou petits poissons, dans un seau de plage. Je suis heureux. Le soleil me donne chaud, ma mère ne va pas tarder à revenir me chercher, ou seulement me mouiller de nouveau les cheveux. J'ai près de moi une grosse ancre plantée dans le sable pour retenir un voilier de bois bleu et blanc qui se balance mollement dans une eau plus profonde. Il appartient à notre propriétaire, Paolino L. ; je l'ai su par la suite. Au loin, au-delà de l'immensité du golfe de Tunis, je distingue la masse des montagnes où culminent les deux sommets du Bou Kornine, nimbés dans une brume bleutée qui s'estompe au soleil. Je découvre pour la première fois la mer et le sable foulé par les pro-

meneurs encore rares à cette heure matinale, pieds nus, en espadrilles et en *kobkab*<sup>1</sup>. Déjà, un marchand arabe ambulant, grand et sec, élégant dans sa *jebba* blanche et son saroual serré au-dessous des genoux, commence sa tournée en vantant ses pistaches, ses *glibettes*, ses cacahuètes, ses pois chiches grillés, qu'il présente dans des cornets de papier journal. Il porte en équilibre sur sa tête son chargement dans un grand panier en alpha.

J'allais le revoir plusieurs fois chaque jour arpenter la plage, pieds nus, en répétant les noms des friandises salées proposées aux familles.

Ces premières vacances me semblent ne jamais devoir finir. Cet instant, ce jour-là, a concentré à lui seul toute mon enfance. Il a été ma vie entière la source d'un bien-être où se confondent l'amour inconditionnel de ma mère et la brise matinale portant les effluves de la Méditerranée. J'ai su que j'appartenais pour la vie à ce pays et à sa lumière, à ce sable et à cette eau, à cet horizon. Une fois de plus, du fond de mon lit de misère, ce souvenir est parvenu à me détacher de ma femme et de ma belle-sœur dont le bavardage berce ma rêverie.

Je ne suis pas resté longtemps le seul enfant de la plage : la suite a été pimentée par une rencontre qui allait influencer longtemps

---

1. Les mots en italiques sont repris dans un glossaire en dernière page.

mes pensées. J'ai vu venir, les pieds dans l'eau qu'elle éclabousse en gerbes à chaque pas, une jolie fille souple aux cheveux noirs, à la peau brunie par le soleil, le visage fin et souriant, les yeux rieurs, un peu plus âgée que moi. Une passante ou une voisine. Elle est vêtue d'un maillot qui la recouvre jusqu'aux bras et aux cuisses. Elle suit le bord de l'eau transparente, penchée et scrutant les vaguelettes pour ramasser je ne sais quoi.

J'ai tout de suite admiré sa silhouette et ses grands yeux. Audacieuse, gaie, elle s'est adressée à moi comme si on se connaissait depuis longtemps, dans un français parfait.

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu habites ici ?

— Oui, nous venons d'arriver. Je suis en vacances.

— Quel âge as-tu ? Moi j'ai onze ans. Je suis la fille de Monsieur Paolino.

— Moi neuf.

— Je m'appelle Rosa, et toi ?

— Mardochée.

— Joli nom. Je ne le connaissais pas. Je collectionne les coquillages.

C'est vrai qu'il y en a de toutes les couleurs, surtout blancs et roses, dans la boîte qu'elle m'a ouverte avec fierté : la récolte du jour sans doute. Je n'avais accordé aucune attention à ces coquilles marines jusqu'à ce qu'elle me montre les siennes. J'en vois en effet de toutes les formes à mes pieds dans l'eau transparente,

mais je ne suis pas attiré par les accumulations d'objets, par les collections. Je n'ai pas pu faire autrement que de l'aider dans ses recherches. J'ai envie de lui plaire. Mes quelques trouvailles ne l'ont pas enthousiasmée. Rosa m'a laissé assez vite à mon extase immobile pour continuer son parcours et sa quête. Je l'ai vue s'éloigner, scrutant le bord de l'eau. J'ai alors ressenti une peine brutale, je m'en souviens comme si c'était hier. Je venais d'éprouver à neuf ans une douleur jusque-là inconnue, de subir l'indifférence, l'éloignement, d'une fille dont j'aurais aimé une plus longue présence. Je me suis senti seul tout à coup. J'ai alors vu ma mère revenir, loin de moi cette fois pour se baigner, accompagnée de sa sœur, toutes les deux dans un vêtement assez ample qui, mouillé, leur colle au corps du cou jusqu'aux genoux. Je n'avais que neuf ans et déjà les formes harmonieuses et piquantes de ma tante Rachel m'ont impressionné. Toutes les deux se sont mises à rire en s'éclaboussant. Le souvenir de ces femmes s'amusant et se taquinant dans l'eau jusqu'à la taille me revient seulement à présent. Il ajoute une note d'insouciance et de gaîté à mon émotion d'avoir découvert la mer et à ma déception de n'avoir pas su retenir Rosa plus longtemps près de moi.

Non loin de là, une jetée en bois avance au-dessus de l'eau, longue d'une quinzaine de mètres. Deux garçons plus âgés que moi l'ont empruntée jusqu'à son extrémité, munis de

cannes à pêche en roseau. Je n'ai pas osé aller leur parler ce jour-là, mais je suis devenu plus tard un habitué de ce ponton, leur ami, quand mon père m'a offert le matériel nécessaire. C'est lui qui m'a appris à confectionner une ligne à partir du catgut mis à tremper pour l'assouplir avant de monter l'hameçon minuscule, à pétrir le pain rassis humecté d'eau de mer pour en faire une pâte qui sert d'appât, à équilibrer le flotteur avec des petits plombs. J'ai aussi appris à guetter les brèves plongées du bouchon de liège taillé dans celui d'une bouteille d'huile, à ferrer doucement pour sortir de l'eau un des petits mulets qui grouillent au bout de la jetée. Je me suis toujours extasié de la beauté de ce poisson. J'ai fait la connaissance de Miro, le fils du loueur de barques, à peu près de mon âge, mais autrement plus dégourdi. Arc-bouté sur les rames, le caleçon descendu jusqu'à la raie des fesses, je le revois remiser les barques de son père, d'où les clients prennent la mer. Munis de lignes de fond en crins de cheval et de vers de sable qu'on appelle trimolines, nous sommes allés ensemble en barque loin du bord pour attraper des marbrés que ma mère acceptait de vider et de frire, ou que j'offrais à Esther, ma petite sœur, pour les chats du quartier. Le père de Miro pêche le mullet, mais de façon autrement plus efficace. Il promène dans l'eau un spécimen femelle au bout d'un long catgut pour attirer les mâles. Il lance d'un geste ample et rapide son

épervier dont les plombs s'abattent en un cercle parfait sur des spécimens de bonne taille. Je l'ai souvent envié. Après mon initiation la première année, je suis resté toute ma vie attaché au loisir de la pêche en mer, bien que j'en aie rarement eu l'occasion lorsque la mort de mon père a mis fin aux temps heureux des vacances à La Goulette.

Exténué, je crois que je me suis endormi et que j'ai rêvé de retourner sur le pont jusqu'à son extrémité, là où m'attendent les petits mulets.